

Copie 189 : Maxime LE GOFF, Lauréat 2018.

Elève de 3<sup>ème</sup> (latin et grec) au CLG Jacques PREVERT 13730 SAINT-VICTORET  
(Académie d'AIX-MARSEILLE)

À l'occasion du festival d'été et de mon anniversaire, mes parents, qui savent que je suis un passionné d'histoire ancienne, ont pris des places pour une représentation de la pièce de théâtre *Jules César* de Shakespeare au théâtre antique d'Orange. Traditionnellement, l'été, lors des festivals, ce sont surtout des opéras qui sont donnés à Orange, les pièces de théâtre sont généralement réservées au festival d'Avignon. Exceptionnellement, cette pièce a eu le privilège d'être jouée dans le théâtre antique romain très bien conservé : ce décor est sans doute plus adapté à la représentation d'une pièce dont le sujet est romain que la cour du palais des Papes d'Avignon.

En arrivant sur Orange, on aperçoit très rapidement le théâtre qui en fait la célébrité dans le monde. Le mur de scène dépasse tous les bâtiments modernes et est la partie du théâtre la mieux conservée. Les gradins sont, à la manière grecque, adossés à la colline Saint-Eutrope, mais aussi, à la manière romaine, appuyés sur des murs de soutien renforcés par des voûtes et des arcades.

Nous rentrons par l'entrée latérale, l'*aditus maximus*, qui serait nommée *parodos* s'il s'agissait d'un théâtre grec, mais ici pas d'entrée du chœur, c'étaient les sénateurs qui prenaient très souvent place dans l'*orchestra*. Munis de nos billets, nous allons nous installer avec ma famille dans la *cavea* : toutes les places sont numérotées par secteur, il y a trois zones de 34 gradins chacune et d'après les numéros qui figurent sur les gradins (et grâce à la calculatrice de mon portable !), je dénombre plus de 8 000 places. Les nôtres vont du numéro 375 à 379 dans le deuxième secteur ; nous ne sommes pas aux premiers rangs, les places étaient un peu trop chères. Les habitudes n'ont pas vraiment changé : dans l'antiquité, les classes sociales étaient distinguées aussi par les rangs occupés dans les édifices de spectacle ! Mais je ne regrette pas ma place car elle me permet de dominer la scène et offre une vue sur tout le théâtre. Et puis dans les théâtres antiques, l'acoustique est excellente, nous entendrons sans doute très bien les acteurs.

En attendant le début de la pièce, j'observe en face de moi le mur de scène aussi haut que le théâtre, le *frons scaenae*. D'après mes cours de latin et mes lectures, je sais qu'il est l'héritage de la baraque de scène des tréteaux étrusques qu'ont adaptés d'abord les Romains. Puis, lorsque ces derniers ont connu les jeux grecs, le théâtre et la scène devinrent plus monumentaux. Les Romains n'ont rien inventé mais ils ont eu le mérite de s'inspirer et d'adapter. Une statue d'Auguste, en habit d'*imperator*, domine la porte principale. Deux autres portes plus petites encadrent, comme sur la skéné grecque, cette porte centrale que les latins appelaient aussi « royale »... curieux pour un peuple qui haïssait le titre de roi ! Le mur de scène qui se dresse devant nous est encore impressionnant, malgré son dépouillement : il était autrefois richement décoré de colonnes de marbre superposées et de niches recevant d'autres statues ou des ornements servant à faire admirer la richesse de celui qui avait offert le théâtre ou qui donnait les jeux. On raconte que Sacha Guitry, lui-même, reproduisant aussi cette vanité des riches Romains, avait osé accrocher au décor de l'une de ses pièces des tableaux de maître de sa propre collection ! En levant les yeux, je peux aussi observer dans la partie la plus haute du mur que les pierres aussi ont été abîmées : elles ont été noircies par un incendie qui a été ravageur. Est-ce cette pensée qui me ramène à la réalité ? Il fait, en effet, encore très chaud aujourd'hui à Orange en ce mois de juillet et je regrette que le *velum* qui couvrait les gradins antiques ait disparu, il aurait permis de rafraîchir par son ombre les pierres du théâtre sur lesquelles nous sommes directement assis. Nous aurions dû, comme d'autres spectateurs habitués, apporter des coussins.

Soudain, à la manière antique et pour imiter le son du *dioulos*, quelqu'un joue un air de flûte ou de clarinette pour annoncer le début du spectacle. Le silence se fait dans la *cavea* et la pièce commence. Les acteurs, toujours au son du même instrument, entrent en procession, applaudis par les spectateurs. Puis, après les avoir salués, ils regagnent les coulisses aménagées de part et d'autre de la scène dans les tours que l'on appelait *parascaenia*. Seuls, deux acteurs, vêtus d'une toge à bandes pourpres et chaussés de simples sandales, restent sur scène.

La pièce de Shakespeare n'est pas antique, même si son sujet l'est. Ici, pas de personnages royaux, habillés de robe, la tête surélevée d'un diadème d'or, montés sur des cothurnes qui les grandissaient encore ; pas de perruques, pas de masques comme j'ai pu en voir dans mes livres de latin ou sur des fresques. Le spectacle auquel je vais assister n'est pas coupé de la réalité historique comme l'étaient le plus souvent les divertissements latins. J'ai effectivement appris que les spectacles donnés dans les théâtres étaient au départ des spectacles musicaux, de danse et de mime. À la différence du théâtre grec qui avait un rôle civique, le théâtre romain était plutôt associé à la pratique des jeux, *ludi scaenici*. Puis sont arrivés les temps où des auteurs latins, copiant les grecs, ont écrit des tragédies : ainsi Sénèque, le plus connu de tous, a mis en scène, sous le règne de Néron, des sujets principalement inspirés des tragédies grecques sur des sujets mythologiques : « les *cothurnata* ». D'autres ont écrit des comédies « *palliata* en costume grec », comme Plaute ou Térence. Les pièces mettant en scène des personnages historiques romains étaient rares ; pour un Romain, il était mal vu que les problèmes de la République soient étalés sur scène et que des propos sérieux et graves sortent de la bouche des histrions, ces esclaves ; sauf peut-être lorsqu'il s'agissait de caricatures. Mais on attribue cependant à Sénèque ou à l'un de ces imitateurs, une pièce « *praetexta* » sur un sujet mettant en scène Néron et son épouse Octavie. Peut-être retrouvera-t-on un jour un manuscrit mettant en scène César dans une tragédie ! Qui sait ? Mais dans la politique romaine, tout est spectacle : les orateurs sur le forum, les triomphes, le défilé du *patronus*, suivi de son cortège de clients, les sacrifices, les mariages, les funérailles... Les Romains allaient surtout au théâtre pour se divertir ou se dépayser.

Mais pendant que je songeais à cela, César et Antoine sont entrés en scène, les acteurs sont habillés de la toge. Ils croisent un devin dans la foule qui dit à César : « Prends garde aux Ides de Mars ». César le renvoie en le traitant de rêveur et sort de scène. Restent Brutus et Cassius qui complotent. On apprend à la fin de la scène que César a refusé trois fois une couronne proposée par Antoine, ce qui provoque la colère du peuple. Casca, Brutus et Cassius décident d'assassiner César. Durant la fin de l'acte I et le début de l'acte II, les conjurés préparent l'assassinat de César. Mais je décroche un peu et mon regard se perd dans le théâtre. Soudain une réplique attire mon attention, l'acteur qui joue le rôle de Casca donne le signal de l'attaque : « Bras, parlez pour moi ! ». Enfin de l'action ! Casca donne le premier coup à César, puis les autres conjurés le frappent de plusieurs coups de couteaux. Le mur de scène, magie de la technique moderne, se couvre d'une couleur rouge sang. Enfin, Marcus Brutus donne le coup de grâce. En tombant, César s'exclame : « toi aussi Brutus ! ». César s'effondre, non pas comme le dit Suétone au pied de la statue de Pompée, mais, ironie du lieu, sous celle de l'homme qui lui succédera : le divin Auguste dont la statue est soudain éclairée.

Je me souviens que, dans le texte de Suétone que l'on a traduit en latin, les derniers mots de César apercevant Brutus auraient été prononcés en grec : « kai su teknon », ce qui signifie « toi aussi mon petit » et non : « toi aussi mon fils », comme cela fut rapporté plus tard du latin « Tu quoque mi fili ! » : Brutus n'était pas le fils de César ! Fier de mes connaissances, je

murmure cette explication à ma mère qui se trouve à côté de moi. Elle me dit « chut » gentiment, je lui expliquerai tout cela à la fin du spectacle.

Je suis satisfait, j'ai vu ce qui m'intéressait le plus dans cette pièce : comment Shakespeare allait représenter cette scène que nous avons tant traduite et étudiée en classe. En effet, nous avons étudié le tableau de Gérôme, un peintre du XIX<sup>ème</sup> siècle représentant les sénateurs qui fuient en brandissant leurs couteaux, fiers d'avoir sauvé la République tandis que le corps de César est délaissé dans un coin à l'ombre. Je me souviens aussi du film *Cléopâtre* avec Elisabeth Taylor où la scène est vue par Cléopâtre elle-même alors qu'elle consulte un devin.

Ainsi, je songe à la manière dont le théâtre antique a traversé les siècles. Shakespeare, à la Renaissance, a imité les tragédies de Sénèque, et s'inspire ici d'un grand moment historique de l'antiquité qu'il représente sur scène. Au XVII<sup>ème</sup> siècle Corneille fera de même en choisissant Pompée ou l'empereur *Titus*, puis Racine en mettant sur scène Néron dans *Britannicus*.

Après la scène de la mort de César, voici le discours de Marc Antoine sur le forum devant le corps de César. Il appelle le peuple à venger la mort de César. La fin de la pièce est consacrée à la guerre qui oppose Brutus et Cassius à Marc Antoine et Octave. Il est curieux de voir à quel point il est possible, sur l'espace d'une scène, de représenter des moments de bataille. La mise en scène moderne joue avec le mur de scène où sont projetées des images; à l'époque romaine, on dit que parfois des gladiateurs faisaient des démonstrations de combats dans les théâtres. Cela ne m'étonne pas après ce que je viens de voir.

Dans la dernière scène, Octave rend hommage à Brutus, considéré comme le plus noble des conspirateurs parce qu'il pensait à l'intérêt général. En fait, le titre de la pièce aurait dû être *Brutus* puisque c'est le personnage tragique de l'histoire : c'est lui qui est placé devant un dilemme : sauver la République ou rester fidèle à César ; Brutus était le fils de la maîtresse de César, Servilia, et César avait pour Brutus une grande affection. L'histoire a fait de Brutus un personnage mythique. Aujourd'hui, Brutus est le symbole du traître, au point qu'en politique, on qualifie souvent de « Brutus » celui qui trahit la personne à qu'il doit sa réussite. Ainsi, récemment, j'ai vu sur internet qu'un article d'un journal américain avait pour titre « Et tu Bannon ! », transformant en « Brutus » Steve Bannon, l'ancien directeur de campagne de Donald Trump, car il avait participé à l'écriture d'un livre dénonçant les pratiques de Trump. César ou Brutus continuent donc à exister, comme beaucoup de grands personnages de l'histoire : ils deviennent des figures mythiques sans cesse ressuscitées à travers les siècles et souvent utilisées pour illustrer des situations actuelles.

La pièce terminée, je quitte le théâtre, content d'avoir assisté à cette représentation dans un lieu antique très bien conservé et qui a donné à la pièce un décor et une atmosphère particulière. Un immense théâtre qui, près de 2000 ans après sa construction, est encore utilisé et fait la gloire de la ville.